

Monologue amoureux

Série d'été. Carole Zalberg accompagnera vos dimanches d'août de nouvelles du désir, variations autour d'une rencontre fantasmée. Aujourd'hui, « L'Étincelle » et « Ce serait »

« L'Étincelle »

Ce sont elles qui ont décidé. Nos mains. Nous étions assis dans ce taxi qui nous emportait vers nos vies respectives. Rien ne s'était passé. Tout avait pourtant été dit par nos yeux. Quelques mots aussi qui avaient entrouvert une porte. Mais nous étions encore chacun encerclé par notre propre histoire, le corps et le cœur en quarantaine de tout ce qui n'appartenait pas à celle-ci. Voilà, nous étions toi et moi dans deux sphères clairement limitées. Par instants elles se frôlaient et là naissaient une transparence, une fluidité – comme une béance dans notre enceinte et par laquelle nous étions happés.

Nous roulions donc, encore lointains, avec au ventre des envies de collision, d'une fusion même maladroite et comptée. Or nos vies, tout près, nous attendaient et rien encore ne se passait.

Ta main, alors, sans douceur, s'est posée sur la mienne. Qui l'a aussitôt saisie, pétrie. J'étais en colère. Tu avais pénétré ma sphère et je ne pouvais faire autrement que t'y vouloir. Je te refusais mon regard en vain : je sentais nos mains en bataille achever de nous mélanger. Cette guerre éclair nous laisserait tous deux vainqueurs et vaincus, secrètement occupés.

« Ce serait »

Tu serais assis devant un café refroidi, le deuxième peut-être. Dans cette brasserie bruyante d'une gare.

Je te verrais de loin.

Tu serais en train d'écrire et j'aurais tout le temps de te regarder en avançant lentement vers toi.

Je prierais pour que tu ne me remarques pas. C'est si beau un homme qui attend, qui a un peu peur, ou terriblement.

Et j'aurais peur aussi sans doute.

Donc, si tu es d'accord, tu ne lèverais pas la tête avant que je ne sois assise face à toi. Là, je pourrais me glisser devant tes yeux baissés.

Et tu ne verrais de moi, à ce moment-là, que ma poitrine éclatant de ce maintenant, battue de l'intérieur par une force me jetant vers toi.

Tu sourirais avant même de te redresser. De ton sourire un peu narquois qui raconte avant toi tout ce que tu sais déjà.

À mon tour je baisserais les yeux jusqu'à cette reconnaissance qu'auraient dessinée tes lèvres. Il serait temps pour nos regards de croiser d'un coup le fer et le feu.

J'aurais très probablement renversé quelque chose avant d'arriver là, heurté une chaise, fait trembler une tasse pleine. La tienne peut-être. C'est que j'aurais du mal à trouver l'équilibre au bord de ce monde où m'attendraient tes bras.

Après... je ne sais pas. Nos mains qui ne doivent pas et ne pensent qu'à ça.

Et nous ne pourrions pas. Mais si nous le pouvions, ce serait alors une Berezina.

« Dans ce nuage de bois défait – cette victoire – nous serions seuls enfin, enfuis enfouis l'un dans l'autre de la tête au pied, mains fouilleuses arracheuses heureuses, bouches effleureuses dévoreuses courageuses »

Toi et moi debout en même temps, écrasant la table entre nous, l'oubliant malgré les bords dans la chair. L'oubliant à la pulvériser.

Dans ce nuage de bois défait – cette victoire – nous serions seuls enfin, enfuis enfouis l'un dans l'autre de la tête au pied, mains fouilleuses arracheuses heureuses, bouches effleureuses dévoreuses courageuses. Et serait le sol, un lit, un mur nu ; le ciel au-dessus et au dessous. Le ciel au dedans de nous. Et Ce Serait.

Dimanche prochain : « Là » et « La Faim ».



PHOTO LAURENT THEILLET

L'AUTEUR



Carole Zalberg

Ce texte est extrait d'« Une histoire, monologue amoureux », qui est inédit.

Carole Zalberg est romancière. Elle est née en 1965 et vit à Paris. Elle écrit également des poèmes, des chansons, travaille à un scénario et anime des ateliers d'écriture et des rencontres littéraires.

« Et qu'on m'emporte », son dernier ouvrage, est paru en 2009 aux éditions Albin Michel.

Notre sélection de livres pour l'été



Meurtre sous les pins charentais

Polar On peut être libraire d'ancien à Saintes, métier a priori tranquille, et écrire en eaux troubles. Philippe Deblaise commence son roman comme un promenade mais va emmener son double littéraire très loin. La plage de Saint-Palais et l'ombre de sa pinède sont un décor trompeur pour une histoire qui commence comme un rêve de plagiat et finit dans un cauchemar totalement inattendu. Éditeur à Saintes, Le Croît Vif célèbre dignement ses 20 ans en publiant une noire intrigue qui retient l'été, à la plage ou sur le fauteuil à bascule... (C.L.)

★★★★

« Au sommet des grands pins », de Philippe Deblaise, éd. du Croît Vif, 175 p., 12 €.

La ferme aux chiens

Roman On croit prendre un bon pavé et en avoir pour quelques semaines. Quel leurre ! Impossible de lâcher l'histoire passionnante de ce gamin muet qui vit dans un chenil au fin fond du Wisconsin. Des séquences émotion, des ralentis tranquilles sur la vie de tous les jours, la fébrilité des grands moments, drames ou bonheurs... Un oncle sans scrupules vient bousculer l'existence heureuse des Sawtelle et ébranler la vision du monde d'Edgar, tandis que grandit son affection pour les chiens. Gros succès aux USA, encensé par Stephen King, ce mélodrame heureux, sorte de palimpseste d'« Hamlet », se lit comme un thriller romantique. (I.M.-C.)

★★★★

« L'Histoire d'Edgar Sawtelle », par David Wroblewski, traduction Hortense de Chabaneix, JC Lattès, 595 p., 20 €.



Futur sans avenir

SF Ils ont 13 ans, le look manga, des noms passe-partout que l'auteur s'évertue à écrire en minuscules. Élevés en batterie dans les pensions d'une Chine du futur, ils vont droit au mur. Alors, leur présent au goût de mort, ils se le jouent sex, drug'n'rock hyperviolent. L'absence délibérée de ligne narrative, la polyphonie des voix juvéniles poussées jusqu'au cri, basculent le lecteur dans ce « monde où le réel est la boue de forage du rêve ». (F.R.)

★★★★

« Outrage et rébellion », de Catherine Dufour, éd. Denoël, coll. Lunes d'encre, 389 p., 19 €.

Les « baratonades » du jardinier de Versailles

Roman À Versailles, les petits seins des dames ressemblent à des bourgeons de roses, les bosquets sentent la sueur et d'autres humeurs, et Alain Baraton, sous couvert de carte du Tendre, trace une carte d'état-major érotico-politique. Dans le beau siècle des Louis, XIV à XVI, les tentures et les taffetas bruissent comme des vents chauds, et les histoires d'amour ont d'autres enjeux que les caresses et la galipette. Versailles en bouge chic talqué, cérusé et poudré, Baraton le jardinier baratine assez bien pour nous le faire croire. Quelle drôle de promenade, alerte et coquine, dans les antichambres, les faux couloirs, les grottes et les sous-bois ! On y entend les soupirs d'aise et de malaise, on y entrevoit quelques tétins bien malins, mais sans malice, car en

ce temps-là, le mollet furtif sous la soie était bien plus érotique que le galbe d'une mamelle presque vulgaire. La Montespan feulant dans le bosquet de la Reine, les petits bancs de Le Nôtre qui sièent à la blancheur des teints, les baisers jolis de la Poisson, les mensonges des favorites, les faveurs des dédaignées et des putatives, les statues canailles, vraiment, Versailles grouille de désir et de jouissance. Un peu de botanique, surtout épidermique, la géographie du château et de ses allées, une jolie balade bien tendre, qui conviendra aux humeurs amoureuses. (I.M.-C.)

★★★★

« L'Amour à Versailles », par Alain Baraton, Grasset, 17,50 €, 277 p.